

LE CHANTIER



Les carnets du paysage n° 32

ACTES SUD | école nationale supérieure de paysage

Couverture

Vincent Rieusset, chantier du jardin des Grands Moulins, 2008 (détail).

LES CARNETS DU PAYSAGE

Directeur de la publication

Vincent Piveteau

Directeurs de la rédaction

Jean-Marc Besse et Gilles A. Tiberghien

Secrétariat de rédaction

Delphine Gorges

d.gorges@ecole-paysage.fr

Comité de rédaction

Hervé Brunon

Bérengère Chauffeté

Gilles Clément

Denis Delbaere

Eugénie Denarnaud

Pauline Frileux

Claire Guezengar †

Bernadette Lizet

Éric Monin

Felice Olivesi

Alexis Pernet

Anne-Sophie Perrot

Marc Rumelhart

Michel Viollet

Conception graphique

Emmanuel Leroy

Philippe Magnon

N° 32, automne 2017

© École nationale supérieure de paysage, 2017

ISBN 978-2-330-08025-9

ISSN 0766-2130

Commission paritaire n° 66517

Les thèmes des prochains numéros porteront sur les communs, les îles, les paysages du dessous et l'énergie.

Comité scientifique international

Elena Cogato Lanza (historienne de l'urbanisme, EPFL, Lausanne, Suisse)

Michel Corajoud † (paysagiste, Paris, France)

Michel Collot (professeur de littérature, université Sorbonne nouvelle-Paris-III, France)

Bernard Debarbieux (géographe, université de Genève, Suisse)

Michel Desvigne (paysagiste, Paris, France)

Mark Dorrian (historien de l'architecture, université de Newcastle, Écosse)

Martina Frank (historienne de l'art, université de Venise, Italie)

Marc Grignon (historien de l'architecture, université Laval, Québec, Canada)

Francis Hallé (botaniste, université de Montpellier, France)

Domenico Luciani (architecte, urbaniste et paysagiste, Trévis, Italie)

Javier Maderuelo (architecte, historien de l'art, université de Alcalá, Madrid, Espagne)

William J. Thomas Mitchell (professeur de littérature et d'histoire de l'art, université de Chicago, États-Unis)

Joan Nogué (géographe, directeur de l'Observatoire du paysage de Catalogne, Gérone, Espagne)

Antoine Picon (historien de l'architecture, université Harvard, États-Unis)

Martin Prominski (architecte, université de Hanovre, Allemagne)

Marie-Claire Robic (géographe, CNRS, Paris, France)

Ouvrage réalisé par les éditions Actes Sud

Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles

Photogravure : Terre Neuve, Arles – Impression : Printer Portuguesa, Portugal

Papier : Munken Print White, papier fabriqué à partir de bois provenant de forêts gérées durablement

Dépôt légal : septembre 2017

n° 32

LE CHANTIER





Le chantier ne s'arrêtait jamais

Éditorial

“À ses débuts, l'actrice Katherine Hepburn jouait à Broadway dans une comédie.

Au milieu de la pièce, elle chantait une berceuse. De l'autre côté de la rue, on construisait un immeuble de soixante étages et le chantier ne s'arrêtait jamais.

Katherine demanda au régisseur du théâtre s'il ne pouvait pas obtenir que les travaux cessent au moins pendant qu'elle chantait sa berceuse. On répondit au régisseur par un grand éclat de rire. “Très bien, annonça Katherine, j'irai voir le chef de chantier moi-même.” Personne ne connaît la teneur de leur dialogue, mais un accord fut trouvé : il suffirait désormais au régisseur de sortir sur le trottoir et de siffler au moment où l'actrice s'apprêtait à entonner sa berceuse pour que les travaux cessent sur-le-champ. La berceuse ne durait que quelques minutes, mais la comédie resta à l'affiche six mois¹.”

À bien des égards, le chantier est une crise, un tumulte du monde. Il est un état intermédiaire des choses, lorsqu'elles semblent se déliter brutalement pour se refabriquer autrement. Au-dessus du désordre apparent du chantier plane un dessein, un but à atteindre, une image partagée par un collectif humain, et qui ne trouvera au bout du compte qu'une traduction matérielle imparfaite. Celle-ci fera à son tour l'objet d'intentions, d'esquisses, d'études et de remaniements ultérieurs. Ainsi va le monde, et le paysage, dans ses multiples acceptions, n'échappe pas à ce processus d'adaptation permanent, pour le meilleur ou pour le pire. Ce que l'étude du chantier comme moment, comme lieu ou comme processus permet de

PAGE PRÉCÉDENTE
Eugénie Denarneau, *Tanja Balia 1*,
Tanger, Maroc, série *Ville en
chantier*, 2017.

1. Marcel Cohen, *Choses lues*,
La Pionnière, Droue-sur-Drouette, 2016,
p. 20.



Eugénie Denarnaud, *Mesnana 3*, Tanger, Maroc, série *Ville en chantier*, 2017.

révéler, c'est précisément l'intrication complexe du geste et du regard, de la technique et de la forme, de l'organisation et de la contingence, autant de composantes qui interrogent fortement cette part intentionnelle du paysage que les paysagistes nomment "projet". À travers le thème du chantier, ce numéro des *Carnets du paysage* réinterroge cette notion, qui parcourt un grand nombre de contributions depuis l'origine de la revue². Il semble opportun de le faire à un moment où se font jour des revendications de formes très plurielles de projets de paysage, appuyées sur un rapport au vivant, à la matière et

aux autres, qui "actent" à leur manière une multitude de réflexions, d'innovations conceptuelles, de glissements, sans toutefois prendre le temps d'en préciser la teneur. Une multitude d'enjeux nous semblaient devoir être explorés dans ce numéro, en particulier au travers de propos de concepteurs et de cas d'étude pris comme autant de révélateurs de la richesse des opérations qui se jouent sur le chantier du paysagiste.

Souvent pris en tension entre un cadre légal et technique qui privilégie un objet délimité et une culture en appui sur les logiques du vivant, les paysagistes engagent leurs projets dans un bras de fer entre deux visions de l'aménagement. La première, que l'on pourrait qualifier d'exécutoire, atteste que nombre d'entre eux se sont glissés à l'intérieur des cadres définis par la loi de la maîtrise d'ouvrage publique (dite MOP), imposant un ensemble de découpages et de codes au projet de paysage. On trouvera ainsi dans les pages qui suivent un certain nombre d'"arrêtés sur projets", qui témoignent du jeu d'appropriation nécessaire pour ajuster ce cadre aux objets du paysage et aux volontés des concepteurs. Jacques Simon, pionnier parmi les pionniers, fut l'un des premiers à réfléchir sur cet ajustement et à transmettre ses propres *bordereaux de prix*, notamment à destination des étudiants paysagistes. Plusieurs contributions donnent ici un aperçu de la diversité, mais aussi de l'implicite, des supports documentaires qui guident et orientent l'action. Nous avons cherché, avec plusieurs contributeurs de ce numéro, à traquer de quelle manière les différents registres du projet de paysage trouvent à s'inscrire dans les

2. Citons en particulier le dossier "Autour du projet" coordonné par Frédéric Pousin, dans le numéro 7, en 2001, qui exposait des enjeux anthropologiques et méthodologiques du projet de paysage.

documents *a priori* normalisés des logiques opérationnelles publiques. Alain Freytet évoque le croquis, outil de transmission des intentions à destination des entreprises, dans le cadre d'interventions en sites naturels. Cyrille Marlin se penche quant à lui sur le cahier des clauses techniques particulières (ou CCTP³) *en tant que texte*, recherchant de quelle manière se soustraire à leur charge technologique et marchande pour y substituer la gestuelle subtile du jardinier.

Car la seconde approche revendiquée par les paysagistes s'appuie sur une vision bien plus ouverte et extensive du projet, que l'on pourrait alors qualifier de procesuelle. Celle-ci porte souvent la revendication d'un projet débutant "à réception" du chantier, sa logique propre se définissant à partir d'un ensemble de mesures de gestion, d'entretien, d'interventions continues. L'amorce de ces projets peut alors totalement s'affranchir des cadres de la loi MOP, s'appuyer sur le tissu relationnel déployé à travers une médiation opérée à l'échelle de n'importe quel collectif humain. Il est temps de reconnaître que "faire du projet", s'agissant du paysage, c'est aussi et fondamentalement *faire avec*, et en particulier *avec les autres, avec le vivant*. Nombre de démarches émergent aujourd'hui à partir de ces postulats, s'infiltrant dans les interstices ou les longs temps morts ménagés par les procédures institutionnelles, concourant parfois incidemment à leur succès. Le témoignage du collectif des Saprophytes sur les terrils d'Hénin-Beaumont s'inscrit dans une dense actualité, entre la reconnaissance du paysage du bassin minier au Patrimoine mondial de l'humanité et l'abandon d'une partie de sa population au vote du Front national. À l'École du paysage de Versailles, l'atelier "Conduire le vivant – le droit à l'erreur" essaime depuis plus de dix ans de sites en sites, par une mise en situation directe des étudiants, outils en main. Un dossier aborde plusieurs facettes de ce chantier pédagogique, qui ne s'affranchit pas tant des codes du projet de paysage qu'il les met à l'épreuve des conditions du lieu... jusqu'à parfois créer de nouvelles situations de commande.

Une des préoccupations permanentes des *Carnets du paysage* est d'articuler les descriptions et réflexions les plus contemporaines avec les évocations et les analyses historiques. Comme on pourra le voir ici même avec les contributions d'Émilie d'Orgeix et de Pascal Dubourg-Glatigny, il y a une histoire (d'ailleurs souvent conflictuelle) du chantier, une histoire des pratiques sociales liées au chantier et

3. Ce document définit l'ensemble des dispositions techniques à exécuter dans le cadre d'un marché public, permettant à son commanditaire d'en vérifier l'application conforme (article 13 du Code des marchés publics, 2006).

une histoire des normes juridiques et techniques impliquées dans le chantier. Un des enjeux de cette histoire est celui de la place accordée au chantier (comme moment, mais aussi comme situation spatiale et sociale) par rapport au projet, c'est-à-dire, au bout du compte, celui du sens social et politique du mot *projet*. C'est cette profondeur historique du chantier que la revue a souhaité également restituer, en évoquant, à côté des horizons, des habitudes, des pratiques propres à la planification, les pratiques et les moments de projet que l'on peut considérer comme non programmatisés, comme des situations créatives, comme si quelque chose s'inventait sur les lieux mêmes, émergeant de l'espace-temps du chantier. Notre interrogation sur la place du chantier dans le processus de projet est liée à une volonté de réévaluation plus générale de ces moments et de ces gestes pratiques qui ne peuvent être décidés à l'avance, mais qui constituent pourtant parfois des aspects décisifs dans l'histoire de la mise en œuvre des projets de paysage. Le chantier révèle la puissance, et l'exigence aussi, des savoir-faire, et c'est à une sorte de légitimation de cette notion de savoir-faire, avec ce qu'elle contient d'*expérimentation créatrice*, que la revue voudrait contribuer.

Ce qui se joue aujourd'hui autour de la question du chantier et de sa "relégitimation" sur des plans qui sont à la fois juridiques, techniques, sociaux et politiques, ce n'est rien moins, nous semble-t-il, que la prise en compte simultanée des nouveaux contextes de l'exercice du métier de paysagiste et des nouvelles aspirations qui apparaissent dans cette profession. Nous assistons aujourd'hui à un mouvement double de précarisation et de recomposition, dans un contexte qui est marqué à la fois par les difficultés économiques et la marchandisation rampante, quoique généralisée, des espaces de vie, mais aussi par une sorte de cécité ou de négligence des pouvoirs publics. La précarisation des conditions du métier a conduit à la création de structures collectives et aussi à la prise de conscience qu'il était possible de concevoir et de pratiquer le paysage de manière différente, renouvelée. En particulier, les dispositifs de projet ont été réévalués dans le sens de la constitution de collectifs élargis, réunissant non seulement des paysagistes et des architectes, mais aussi des "professionnels" et les "publics", institutionnels ou non, auxquels ils s'adressent et avec lesquels ils travaillent. La question, et le moment, du chantier, comme espace-temps d'expérimentation et de création collectives, a trouvé là un point d'appui décisif.



Eugénie Denarnaud, *Tanja Balia 2*,
Tanger, Maroc, série *Ville en
chantier*, 2017.

Comme on le verra, la quasi-totalité des contributions ici réunies provient de concepteurs, de praticiens (souvent pédagogues) du projet de paysage, auxquels nous avons proposé de s'exprimer à partir de leur expérience du chantier. Leur prise de parole ouvre autant de fenêtres sur un domaine fait d'invention, de ruse, de conflit, de négociation – dont le paysage fixera, pendant quelques années peut-être, la trace. On mesure ainsi la richesse d'un système d'enregistrement des choix effectués, le chantier pouvant alors être compris comme un champ spécifique pour la représentation, où celle-ci peut être investie d'un rôle d'opérateur, mais aussi de témoignage d'un état transitoire du paysage, saisi à l'intérieur des tensions qui s'exercent dans le temps même du projet. Le propos des concepteurs est situé : ils se positionnent à l'intérieur d'un jeu d'acteurs, endossant la stature d'intermédiaires privilégiés entre la commande et la réalisation, débordant parfois sur l'un ou l'autre de ces rôles. Il reste autant à apprendre du point de vue de l'ouvrier que du commanditaire, à déployer autant d'outils de description et de critique pour saisir toutes les implications du projet de paysage, tout comme l'on apprendra aussi, de la part des usagers, ce qu'il advient de ces espaces qui furent livrés, un temps, au désordre singulier du chantier.

Jean-Marc Besse et Alexis Pernet

PÉDAGOGIE DU CHANTIER

12 Le chantier de paysage comme pédagogie

Trois témoignages
MARC RUMELHART

15 La formidable émulation du faire

L'atelier de projet "Conduire le vivant – le droit à l'erreur"
ROMAIN BOCQUET, FRANÇOIS ROUMET, MARC RUMELHART

28 Quand le chantier appelle une commande

Prolongement jardinier de l'atelier "Conduire le vivant" à Villeneuve-le-Roi
COLLECTIF HOP

34 "Jardin d'expériences", un chantier pédagogique

Le jardinage, transformateur potentiel de la démarche projectuelle des architectes
SIMON BLANCKAERT

38 Jardin des Grands Moulins

VINCENT RIEUSSET

CCTP

44 Faire comme c'est écrit dans le CCTP !

Le discours technique du CCTP confronté à l'économie du jardin
CYRILLE MARLIN

56 Le croquis, outil du chantier de paysage

ALAIN FREYTET

68 Le cèdre et l'enrobé

De la préparation d'un chantier de paysage à la fable de son projet
SÉBASTIEN ARGANT

76 Éloge de l'incompétence pour une redéfinition du paysage par le chantier

ou comment Simon m'a sauvé
DENIS DELBAERE

90 Le vallon de La Geneste, commune de Naves en Corrèze

CHRISTIAN GUY ET PIERRE ENJELVIN

EXPÉRIENCES PROFESSIONNELLES

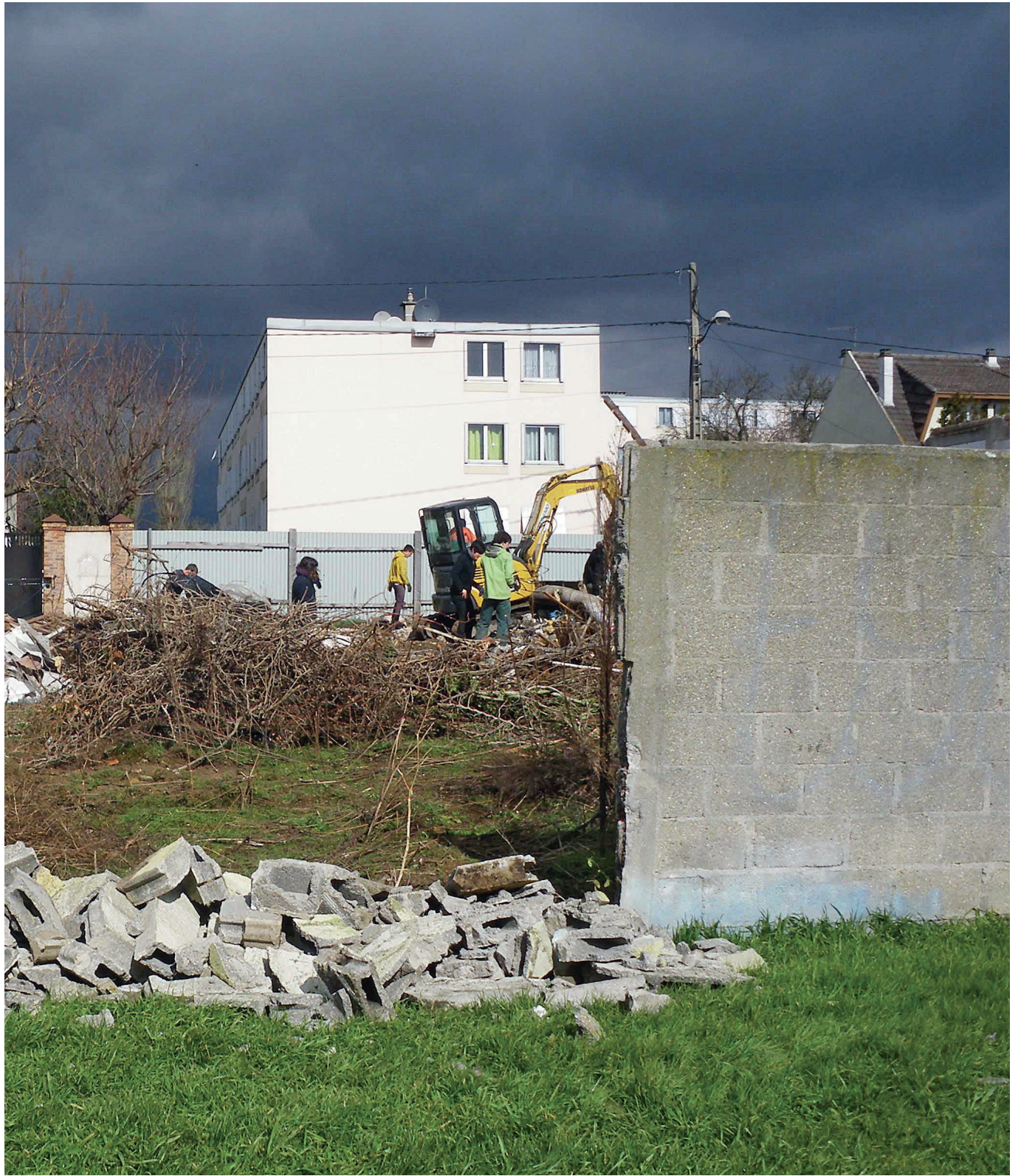
- 96** Le chantier est un pays
ALEXANDRE CHEMETOFF
- 102** Gartenparade
Préambule
VÉRONIQUE FAUCHEUR ET MARC POUZOL
- 112** Parc Archstoyanie, Nikola Lenivets, Russie
MATHIEU GONTIER ET FRANCOIS VADEPIED
- 134** Les Beaux Monts d'Hénin
Chantier relationnel
LES SAPROPHYTES
- 148** Du beurre dans les épinards
MÉLODIE BRUN

HISTOIRE DU CHANTIER

- 160** Le chantier comme miroir de la société de Gdansk
PASCAL DUBOURG-GLATIGNY
- 170** Vauban au pied du rempart
Le chantier comme terrain de formation et d'expérimentation
ÉMILIE D'ORGEIX
- 180** Projeter un jardin pittoresque
Méréville (1784-1793)
NICOLE GOUIRIC
- 196** Être(s) en chantier
Dialogue
PHILIPPE SIMONNET ET ASTRID VERSPIEREN

VARIA

- 204** Géopoétique des Pyrénées
Quelques motifs paysagers. Abécédaire
MARTIN DE LA SOUDIÈRE
- 222** Librairie
- 233** Résumés / Abstracts



MARC RUMELHART¹

Le chantier de paysage comme pédagogie

Trois témoignages

Un panneau central, “La formidable émulation du faire”, épaulé par deux volets latéraux, “Jardin d’expériences” et “Quand le chantier appelle une commande”, dressent un retable de l’enseignement du chantier dans la formation des concepteurs paysagistes. Ces professionnels ont d’ordinaire étudié, appris, pratiqué un tas de choses pendant leurs études, sauf le chantier². Mais il faut croire que nos prêches ont résonné, puisque contribue à ce numéro des *Carnets du paysage* une cohorte de nos anciens élèves³. Je souhaite dire ici ce qui me paraît avoir fait école au point de colorer visiblement certaines pratiques professionnelles actuelles. Je sais la précocité du goût de ces anciens élèves pour l’intervention concrète, fabricante. Ce goût, qui ne leur ôte aucun atome de pertinence intellectuelle, ne doit rien à l’atelier “Conduire le vivant” puisque presque tous ont été diplômés avant 2008 – signe de l’ancienneté de notre intérêt pour les vertus pédagogiques de l’action. Les paysagistes écrivant dans ces pages leur goût du faire nous ont inspiré voici dix ans la création de cet atelier. Sur le modèle de l’andouillette AAAAA, nous voilà donc prêts à fonder avec eux l’association PAAAA, Promotion de la pensée pratique dans les projets de paysage, dont ils furent à leur insu les membres précurseurs.

Le chantier n’est plus un moment à part, il est temps de conception. On s’aperçoit avec le recul des ans que ces allers et retours entre terrain, pratiques et imagination intègrent la pratique professionnelle. Les paysagistes n’hésitent plus à prendre leur chantier en main, à se mélanger au monde de l’entreprise et aux habitants.

PAGE PRÉCÉDENTE

Le paysagiste est un artiste social, résumait Michel Corajoud.

Et le tri ordonné des matériaux leur confère de la valeur, disait le “Transformateur”. Atelier “Conduire le vivant”, Stains, friche de démolition rue Durand.

1. Avec une dette particulière envers François Roumet pour ses réflexions.

2. Petit mensonge si l’on considère le parcours d’enseignement professionnel antérieur à l’École nationale supérieure de paysage de plusieurs d’entre eux. Mais ils étaient alors exécutants, au mieux compagnons, comme le sont les étudiants de l’ENSP pendant leurs stages ouvriers.

3. Sébastien Argant, Simon Blanckaert, Romain Bocquet, Pascaline Boyron, Mélodie Brun, Alain Freydet, Mathieu Gontier, Violaine Mussault, Marc Pouzol, François Roumet, Philippe Simonnet, François Vade pied, Marc Vatinel. Je n’ai croisé qu’après mon départ en retraite les étudiants du collectif Hop ; pendant deux jours seulement, mais... sur leur chantier !



Livrer le bois d'œuvre à bon port.
Atelier "Conduire le vivant", Igny,
fustiers en chemin de passerelle.

Les chantiers participatifs ne sont pas rares ; le paysagiste y est animateur et ouvrier. Avec d'autres, de profession et de fonction différentes, élus, bénévoles, membres d'associations, il les organise, le cas échéant à la lumière de l'atelier "Conduire le vivant". Même en restant dans le domaine très normé de la loi de la maîtrise d'ouvrage public (MOP), les relations évoluent, le concepteur "tombe la veste" plus volontiers et se risque en toute humilité dans des recherches très techniques de détails et d'exécution.

Quoique la posture dominante des professionnels ne soit pas dans ce registre, les enseignants invitent les futurs paysagistes à "faire avec d'autres", à devenir passeurs d'idées, n'étant pas seuls au monde. Il faut assumer sa place comme concepteur, mais la conception ne s'exprime pas

que sous forme de dessins et de textes, elle est aussi palpable, pratique et organisationnelle. Pour cela, les connexions du concepteur avec la population ou les entreprises sont déterminantes. Dans cette position, l'humilité est de rigueur pour se confronter à un monde empirique, où les remises en question sont fréquentes et parfois sèchement exprimées. Il faut savoir accompagner les voisins en obéissant à la consigne, puis diriger la manœuvre à son tour. L'énergie collective est un sacré accélérateur. La forme existe aussi dans la fabrication difficile d'une personne collective.

Enfin, le projet de paysage n'est pas exprimé que par une seule voie, il intègre le savoir-faire et l'expérience. Il s'ouvre aux ressources du lieu et en devient paradoxalement plus global. Par sa confrontation délibérée au réel, il est source d'économie ; il oriente vers une recherche du mode d'action le plus simple et le moins consommateur d'énergie, le plus proche du terrain. Il conduit à repousser le geste posé *a priori*, sans pour autant brider l'imagination – bien au contraire.

ROMAIN BOCQUET, FRANÇOIS ROUMET, MARC RUMELHART

La formidable émulation du faire

L'atelier de projet "Conduire le vivant – le droit à l'erreur"

"Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée."

Racine, *Britannicus*

Romain Bocquet et François Roumet sont paysagiste DPLG, Marc Rumelhart est ingénieur horticole.

Dans un projet de paysage, le chantier est un saut dans la réalité et dans le quotidien, un rien auréolé de fantasmes et de craintes. C'est aussi une occasion de confronter la conception à la vie – avec ses écueils et ses enrichissements. Mais ce dégagement considérable d'énergie, croisement éphémère d'intervenants et d'expériences, est aussi un *test grandeur nature*. Du coup, le chantier est une source potentielle unique d'adaptations, d'innovations et de renouvellement du projet. Voilà pourquoi, depuis une douzaine d'années¹, la position, jusqu'ici peu imitée, du département d'Écologie de l'ENSP² a été d'intégrer dans sa pédagogie ce moment singulier du chantier. Choix peu confortable, encouragé cependant par le bilan de la pratique du jardinage, qui fut instaurée vingt ans plus tôt dans la formation des mêmes concepteurs.

MISE EN CHANTIER

Orsay, parc de la Bouvêche, 29 mars 2016, 9 h 30. La phase d'esquisse est terminée. Sortis de leur salle d'atelier, les étudiants quittent peu à peu le papier pour la réalité. Partagés entre effervescence et appréhension. Certes, leur projet, jusqu'alors fictif, s'apprête enfin à goûter au réel, mais ils devinent déjà que ses ambitions pourraient

1. Voir l'encadré "Père Chaulhart". Il faut retenir comme dates clés l'arrivée de Gabriel Chauvel, jardinier paysagiste, au printemps 1986, puis le TPFE manifeste de Christophe Maisonneuve ("La route des friches", 1996, ENSP Versailles, 60 p.) qui osa inspirer son diplôme d'interventions à la tronçonneuse opérées sur son site de projet, enfin le chantier d'essais du premier atelier pédagogique régional (APR) qui allait donner naissance au projet du "Transformateur", à Saint-Nicolas-de-Redon, en novembre 2003.

2. Site de Versailles. Aux cinquante élèves DPLG se joignent, par choix, la quasi-totalité des étudiants du Certificat d'études supérieures paysagères (CESP), formation d'un an ouverte à une dizaine de diplômés "bac + 4 ans".

.../...



Sous les auspices de la créativité inspirée par les lieux. Préambule artistique aux ateliers “Conduire le vivant” Versailles – Les Mortemets, papier peint sur blessure de tronc enlièré et Grigny – La Sapinière, tresses de roseau-des-bois (*Calamagrostis epigeios*).

.../...

Ailleurs, ces pédagogies font plutôt l’objet de workshops ponctuels sans rattachement institutionnel ou sans inscription pluriannuelle aux programmes. Voir Fausta Occhipinti, *Paesaggi fatti a mano. Didattica di architettura del paesaggio in situ*, Dottorato di ricerca in architettura, Curriculum Architettura dei parchi e dei giardini ed assetto del territorio, Università degli studi mediterranea di Reggio Calabria, 2012, 353 p. Versions numériques Googleplay & iBook, et résumé dans www.fupress.net/index.php/ri-vista/article/viewFile/17235/16063.

3. À travers leur parcours antérieur ou par goût, tradition familiale, certains .../...



bien perdre des plumes à devenir réalisables. En trois jours consécutifs, qui plus est. Comment, diable, savoir, sans expérience³, ce qu’on va pouvoir fabriquer en trois jours ?

“– C’est tout petit, 120 mètres carrés, rien du tout. – Tu rêves, c’est beaucoup trop grand, on n’y arrivera jamais ! – Mais on peut demander de l’aide aux copains, à charge de revanche ! – Et comment s’appelle cet outil, déjà ? Il me le faut dès la première heure. – Au fait, ils ont bien dit que la météo serait clémente ? Si nous ne pouvons pas creuser le premier matin, notre projet est cuit. – Pourvu qu’il ne pleuve pas !”

Les questions, elles, pleuvent. On joue à “comment je m’y prends”, par anticipation. Les dessins esquissés

se précisent et sont discutés avec les partenaires et les usagers du lieu. Le mobilier imaginé gagnera en stabilité par le dessin de quelques assemblages. Le chantier est piqueté, les arbres à abattre sont marqués et on vérifie la disponibilité des moyens. Deux jours d’ajustements, rien de trop pour emmener le projet vers sa réalisation.

Le coup d’envoi est enfin donné. Outils tranchants, de travail du sol, de frappe et de mesure – ou juste une paire de gants – permettent de prendre le projet à bras-le-corps, d’éprouver l’espace par les gestes. Faucher, tailler, recéper, planter, plessier, endainer⁴, il faut se frotter aux plantes et à leurs dynamiques pour concrétiser ses pensées. Cette agitation s’apparente à celle du jardinier, dont on a emprunté les outils. Au fil des gestes, le projet esquissé prend forme, en complicité avec la végétation.

Même les “pros” l’ont tous vécu, ce moment poignant, ce saut dans l’inconnu, la rude confrontation aux réactions des riverains, l’angoisse des quantités, et comment réaliser ce détail, et puis que retiendront les gens sur place avant les ajustements – parfois les concessions ? Les plans qui ne se tiennent plus, il va falloir ajouter ceci ou soustraire cela. “L’entreprise s’en débrouillera bien”, “je ne comprends pas ce que fait l’entreprise”, “ça ne passe pas, mais c’était quoi, déjà, mon idée ?” Le chantier fait un peu peur, quand même. Pourtant, associé dans un duo comme “chantier-école⁵”, le mot semble d’évidence porteur de vertus didactiques.

C'EST QUOI, UN CHANTIER PÉDAGOGIQUE ?

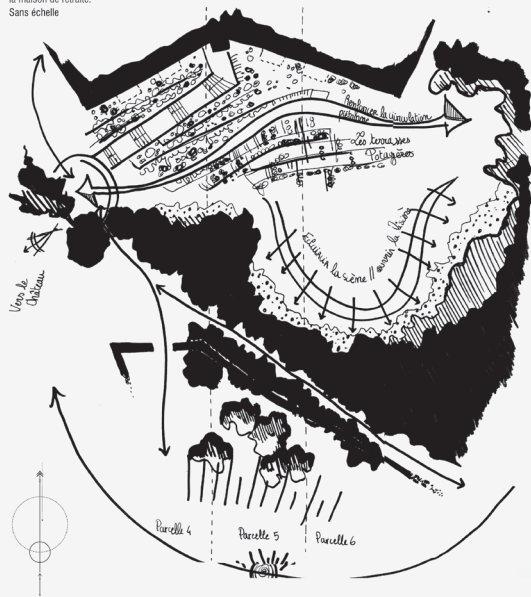
Cherchant à cerner les apprentissages liés spécifiquement à ce recours au chantier, il nous faut d'abord décrire la place de cette pratique dans l'enseignement à Versailles. À partir de 2007-2008, dans le contexte qu'évoque plus loin l'encadré "Père Chaulhart", l'encadrement d'un atelier de projet a été confié au département d'Écologie, qui l'a intitulé "Conduire le vivant". Arrivant en troisième position⁶ parmi les quatre ateliers de première année du cycle DPLG, il n'emploie que treize journées de temps-élèves. Un record de brièveté qui a conduit enseignants et étudiants à des prouesses d'intensité.

En préambule, les étudiants éprouvent et traduisent plastiquement les qualités du site, posant leurs premiers jalons de connaissance et d'appropriation, mais avançant aussi des envies précoces d'intervention⁷ qu'on encourage. La place de ces trois journées dans le déroulé de l'atelier a varié, ainsi que l'intitulé du sujet : "Hybrides", "La parure", "L'entre-deux", "Indices", "La greffe"... Elles sont animées par le département des Enseignements artistiques avec le soutien d'Olivier Marty et de nombreux artistes, paysagistes ou non⁸. Puis on repère très attentivement les ressources et les contraintes du site : par petites unités de trois, les étudiants reconnaissent le couvert végétal et les sols, mais aussi les ressources humaines, les matériaux et le matériel disponibles. De là se dégagent de nouvelles intentions. Ouvrage collectif, avec sa légende commune laborieuse mais instructive, l'assemblage des plans d'état des lieux constitue un récolement synthétique des données du site, nécessaire à la réflexion spatiale qui suit.

Sur la portion de terrain reconnue par l'équipe et dans le cadre d'un programme établi en consultant les interlocuteurs locaux, une esquisse très rapide de deux jours jette ensuite les bases de "projets rêvés" dessinés en salle mais présentés sur site. L'un des enjeux de cette phase est de dessiner de façon synthétique, en noir et blanc, la part dévolue à l'espace ouvert, où seront concentrées les interventions, et celle destinée au couvert forestier, où les intrusions projectuelles se feront rares.

• Lever de rideau sur le potager

1. Schéma d'intention
Stratégie d'intervention sur les parcelles 4, 5 et 6.
"Lever le rideau de la Islière" pour créer un large espace ouvert et un ensoleillement de la façade de la maison de retraite.
Sans échelle



Pour esquisser ses intentions, le noir et blanc oblige à clarifier le statut des espaces imaginés. Atelier "Conduire le vivant", Orsay. Planche réalisée par Jean-Alfredo Albert, Mathieu Langlois, Sophie Ruyer.

.../...

étudiants ont un acquis d'expérience ouvrière qu'ils mettent volontiers au service de leurs camarades. Cette mise à contribution croisée vaut d'ailleurs pour tous les domaines de compétences qu'un recrutement resté ouvert mêle dans l'atelier.

4. Quelques termes peu courants sont définis dans le lexique p. 33.

.../...

Entre les deux, une mise en défens assure l'avenir du bois tout en hébergeant toutes sortes d'assises adossées et de fantaisies jardinières. Raisonner les proportions du couvert et du découvert, l'épaisseur d'une lisière, la satisfaction d'un besoin de traversée, l'accueil des usagers alimente la réflexion spatiale. Il n'est jamais trop tôt pour y inviter les dynamiques du vivant avec lesquelles on pressent que le jardinage devra négocier la gestion de ces limites.

Au début de la semaine suivante, un "projet de chantier" traduit les idées en termes techniques, répartit et harmonise les intentions entre les groupes, et organise le chantier. Celui-ci dure trois jours. Mis à part l'abattage éventuel de quelques arbres, les réalisations sont toutes réversibles, ainsi l'ouverture de clairières, la mise en forme de lisières, des plantations, des fauches et débroussaillages, la construction et l'installation de mobilier rustique ou encore la mise en culture de petites parcelles. Si certaines réalisations sont de l'ordre de l'ornementation éphémère, d'autres ne demandent qu'à perdurer si un relais jardinier est pris localement.

Puis l'euphorie, la dépense d'énergie sont passées, le temps dévolu à l'action ouvrière est fini. Un manque taraude l'esprit. "Que va devenir ce chantier ? Cette herbe juste semée, ces arbres plantés sans feuilles ?", "Comment gérer maintenant ce travail sorti de terre ?" C'est pourquoi le chantier est suivi par un *rebond de la conception*, un bref retour à la table durant lequel les étudiants, individuellement cette fois, doivent imaginer le lieu entier et son entretien à la lumière de l'expérience pratique récemment acquise. Gymnastique difficile, d'autant qu'on n'a pas encore pu observer la réaction du vivant, dont beaucoup ne soupçonnent pas la vivacité ; mais l'expérience est formatrice. Sur le papier, certains essais de terrain peu convaincants sont remis en question, d'autres sont plébiscités. La spatialité saute aux yeux. Que de surprises ménage la confrontation des dimensions projetées, encore fraîches en mémoire, aux dimensions perçues en fin de chantier !

À se matérialiser, le pari qu'est l'anticipation projectuelle a gagné en crédibilité. Certains rêves audacieux ont produit des réalités réussies. À travers cette progression d'atelier, unique à l'ENSP, les étudiants acquièrent confiance en eux. Ils savent désormais de quoi ils parlent. Mais en même temps, ils développent une raisonnable humilité vis-à-vis du site, des riverains et des commanditaires. La phase de chantier incite au pragmatisme, à jouer les pieds sur terre de l'enracinement de ses rêves. Et elle fournit de précieuses références de mise en œuvre qui donnent le goût de se constituer un répertoire technique personnel et évolutif.

.../...

5. Vocabulaire du ministère de la Culture, filant la métaphore du compagnonnage, en particulier pour former les jardiniers du patrimoine.
6. D'où son surnom vernaculaire "AT3". Le paradoxe du choix calendaire (février-mars) n'est qu'apparent : conduire le vivant pendant son repos suppose que son réveil printanier servira le projet.
7. Voir Michel Corajoud, "Projet de paysage : lettre aux étudiants", in Jean-Luc Brisson (dir.), *Le Jardinier, l'Artiste et l'Ingénieur*, L'Imprimeur, Paris, 2000, p. 48.
8. Jean-Luc Brisson (promoteur de la fertile coopération Arts/Écologie à l'ENSP), Stéphanie Buttier, Eugénie Denarnaud, Marc Fontenelle, Claire Guézengar, Sophie Larger, Véronique Maire, Pierre Marchand, Guillaume Quemper, Antoine Quénardel, Laurence Robert, Chloë Samson.

PÈRE CHAULHART⁹, RACONTE-NOUS CETTE HISTOIRE...

En 1999, une réflexion pédagogique majeure¹⁰ refondait le programme d'enseignement de l'ENSP. Grande première, des sujets étaient définis pour chacun des neuf ateliers de projet des années 1 à 3 du cycle DPLG. La cohérence de progression s'émancipait ainsi des choix d'encadrants d'atelier au fil du parcours de formation. À l'automne 2006, la nécessité apparut de reformuler les sujets de première année en fonction d'apprentissages jugés fondamentaux, énoncés par Jérôme Boutterin et Gilles Vexlard. Comme figurait parmi eux la "connaissance du vivant", proposition fut faite au département d'Écologie d'animer un de ces ateliers. Leur encadrement avait été jusque-là exclusivement du ressort du département du Projet.

Malgré la maigreur de la dot en nombre de jours-élèves, il est apparu indispensable de tenter d'inclure une phase chantier, quitte à rajouter au pot des heures d'écologie – et à négocier et obtenir un taux d'encadrement inhabituellement élevé, à la fois pour compenser ce volume horaire très restreint et pour assurer la proximité de tutorat que demandent les phases de terrain et le chantier.

C'est ainsi que cet atelier, apprécié dès sa première édition, a pris en première année la place qu'il conserve aujourd'hui¹¹ – malgré la réforme des études qui institue un diplôme d'État de paysagiste à bac + 5 ans (le DPLG supprimé était délivré à bac + 6 ans). Avec l'accord de la direction de l'École (Bernard Welcomme), l'équipe d'enseignants statutaires qui l'a conçu¹² avait été renforcée par une poignée de vacataires¹³ passionnés pour la pratique ou l'encadrement de terrain.

CONDUIRE LE VIVANT

Un peu intrigant, cet intitulé principal de l'atelier exprime la volonté de solliciter les plantes à s'engager dans une direction donnée par le paysagiste pour servir, demain comme aujourd'hui, une intention spatiale. La contrainte, parfois vigoureuse, infligée à un jeune arbre par le plessage illustre bien cet arbitrage. Qu'il s'agisse de borner durablement l'enfrichement d'une pâture ou d'une allée, ou de

9. Nom propre de fantaisie assemblant les patronymes de Gabriel Chauvel et Marc Rumelhart.

10. École nationale supérieure du paysage (Jean-Luc Brisson, Michel Corajoud, Christophe Girot, Jean-Marc L'Anton, Pierre-François Mourier et Marc Rumelhart, rédacteurs), *Programme pédagogique de la formation initiale (cycle DPLG) à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles 1999-2003. Document provisoire*, ENSP, Versailles, 1999, 110 p.

11. Voir www.ecole-paysage.fr/site/formation_paysagiste/conduire_vivant_droit_erreur.htm.

12. Marc Rumelhart, ingénieur horticole mais aussi jardinier et botaniste de terrain, et Gabriel Chauvel, paysagiste DPLG, maître d'œuvre mais aussi entrepreneur et éleveur. Pauline Frileux, maître de conférences arrivée en 2007, et Olivier Gonin, technicien, botaniste et documentaliste, ont pu participer à l'aventure dès sa première édition.

13. Le département a toujours recouru aux paysagistes pour enseigner l'écologie du projet, et ce trait s'est évidemment renforcé avec l'atelier "Conduire le vivant" (à raison de deux à quatre par an) : Sébastien Argant, David Belamy, Romain Bocquet, Claire Denis, Olivier Jacqmin, Maxime Maurice, Barbara Monbureau, Liliana Motta, François Roumet, Meryl Septier, ainsi que des contributeurs ponctuels et régionaux.

Dans un même mouvement, le recépage des saules de rive remet le halage (en haut) dans le paysage de la Seine et offre la ressource (en bas) pour la mise en défens clayonnée des futurs bosquets – vieil artifice pour anticiper les volumes végétaux structurants. Atelier “Conduire le vivant”, parc Lihou.



conforter à l'inverse le statut boisé d'une jeune accrue par sa mise en défens, le plessage densifie et rajeunit la végétation à laquelle il s'adresse. Mais attention ! Encore bien vivantes, les plantes ont plus d'un tour dans leurs bourgeons pour s'affranchir de cette forme imposée en laissant jouer leurs propres programmes de construction, opportunistes et efficaces. Si le paysagiste n'a pas assimilé cette dynamique du vivant, et compris la nécessité de revenir jardiner ses actions, celles-ci s'effaceront peu à peu, et le projet n'aura eu qu'un fugace effet décoratif.

C'EST À BRAS-LE-CORPS QUE S'ÉPANOUIT LE CONCEPT

“Quand l'avenir se rue sur nous avec le désert aux trousses, mieux vaut sentir, dans son dos, l'aubépine qu'un mur de certitudes.”

Pierre Lieutaghi, *La Plante compagne*

Dès la fondation de l'atelier “Conduire le vivant”, les convictions des premiers organisateurs les ont conduits à mettre en avant le monde quotidien de la pratique. Pour eux, il ne fait pas de doute que le travail manuel développe les compétences intellectuelles et que l'exécution par les mains est une manifestation respectable de la pensée. Ils allaient alors à rebrousse-poil de l'enseignement secondaire et

d'une multitude de formations supérieures où la distinction manuel-intellectuel se creuse, où les enseignements de plus en plus théoriques se passent de travaux pratiques. Comme si, du cerveau à la main, un blocage puissant cantonnait celle-ci à écrire, dessiner, taper sur le clavier, bouger la souris.

CULTIVER LES VUES ET L'ÉTENDUE EN JARDINANT LE PAYSAGE

Sous de nombreux climats, dont le nôtre, l'expression spontanée d'un sol, sauf rare exception, est de se couvrir pudiquement. Dès que l'homme délaisse un jardin, un morceau de pays, la végétation prend ses aises. Alors les points de vue se resserrent, les horizons s'éclipsent, le paysage s'amenuise¹⁴. Faute d'entretien, l'espace découvert, artifice créé de main humaine, s'enfriche et se boise. Expérimenter cette autonomie du vivant, tout en s'exerçant à guider soigneusement ses comportements, donc à bien les identifier, voilà qui pose la singularité d'un trajet de formation. Être jardinier est une qualité paysagiste *fondamentale*, et non un supplément d'âme facultatif.

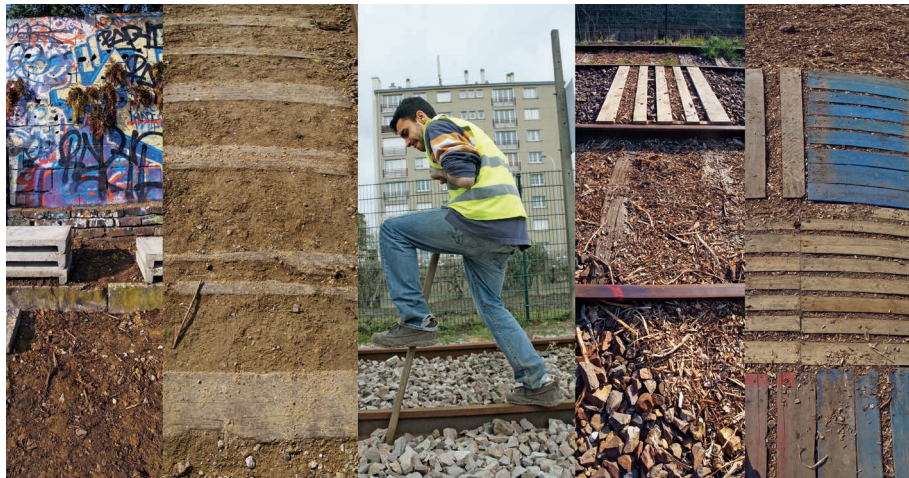
En ces temps de virtualité, il est par ailleurs urgent de donner aux étudiants en paysage, *par une pratique*, les moyens de se forger une opinion quant aux énormes confusions contemporaines lancées par des gourous de l'inaction contemplative et colportées par les médias. Comprendre que couper des arbres n'est pas déboiser, que la biodiversité gagne rarement au farniente et que l'agriculture d'avant l'agro-industrie nous a laissé un héritage naturel fabuleux.

Enfin, à l'heure où il suffit d'un sécateur ou d'un feutre pour se targuer de compétences paysagistes, aborder la création d'espace par l'entrée jardinière devient la seule façon de voir ce qu'apporte la clarté du dessin à la durabilité d'un projet. Du moins le dessin qui règle la répartition des pleins et des vides. Pour créer comme professionnel des espaces qui enrichissent leurs qualités sur le long terme, il faut avoir eu l'occasion, étudiant, de peser ce que coûtent en supplément de travail, comme ce que rapportent en usages ou effets, un tracé tarabiscoté, un arbre sorti de sa lisière que doit détourner chaque passage de tondeuse, ou l'installation laborieuse d'une essence vouée à disparaître en trois ans.

14. Voir Michel Corajoud, "Projet de paysage : lettre aux étudiants", *op. cit.*, p. 48.



Même quand la ressource s'amaigrit à l'extrême, on peut créer de l'aménité et du confort en employant ce qu'on a... si l'on ne mégote pas l'énergie humaine. Atelier "Inviter le vivant", Bois-Colombes.



Au collège, au lycée, à l'université, l'observation sur le site, le dessin botanique, la reconnaissance sur le terrain ne sont plus guère enseignés. Par-delà son embellie réjouissante sur le versant amateur, la botanique comme science semble en berne. L'histoire naturelle, les sciences naturelles, bref, les approches naturalistes du savoir, sont déclassées, jusqu'à en perdre leurs noms. L'atelier "Conduire le vivant", lui, prend délibérément racine dans des sites où la vie s'exprime généreusement, des terrains délaissés sortis de l'attention des riverains. Aussi les griffures de la ronce et les vulnérantes insistances du hallier, autant que les verticilles émergents

des merisiers, y signalent-elles sans autre commentaire la dynamique qui présage le boisement.

Or le métier de paysagiste est un métier de contact avec le sol, les plantes et les gens, qui exige une culture à la fois pratique, intellectuelle et artistique. À travers l'expérience du chantier posée comme une séquence pédagogique, c'est l'individu dans son intégrité qui est convoqué pour concevoir de façon globale. La posture iconoclaste de l'atelier "Conduire le vivant" est une position d'avenir pour le paysagiste, qui n'hésite pas à fabriquer son expérience en testant lui-même ses propositions.

Le chantier de cet atelier prend valeur d'essai, au sens industriel du terme. Ce n'est pas un aboutissement¹⁵ en livraison d'une commande. C'est un moyen au service de l'étudiant, invité à expérimenter, sur le terrain concerné, le projet qu'il a esquissé sur le papier. Loin de nous l'idée qu'on ne puisse pas expérimenter en chambre ; dehors, pelles et pioches, serpes et croissants se substituent aux instruments de la table à dessin, c'est tout. En trois jours, le chantier prend la forme d'une recherche pratique, technique et organisationnelle. La conception se poursuit, s'ajuste au fil des gestes jardiniers, au fil de la pensée.



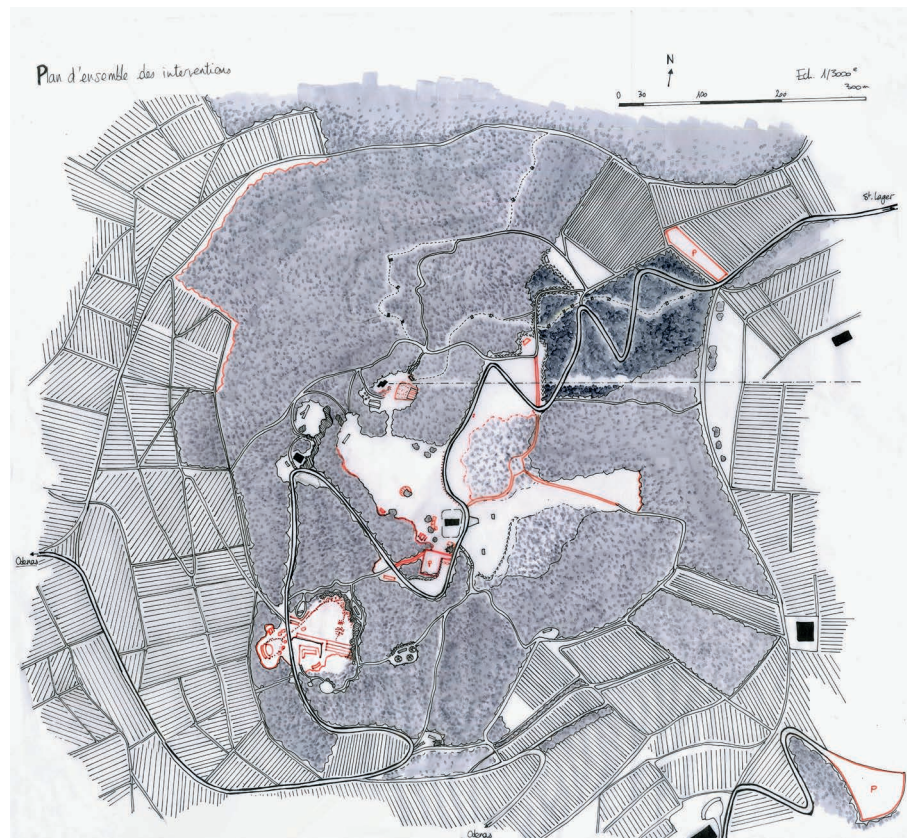
Un partage optimal de la réception du chantier garantit une bonne appropriation du projet. Atelier "Conduire le vivant", Champigny.

ERRONS, ERRONS, PETITS COMPAGNONS

Le droit à l'erreur, c'est d'abord une notion balistique. La première trajectoire n'était pas au point, l'objectif pas tout à fait atteint ? Qu'à cela ne tienne, on sait que pouvoir corriger le tir fait partie de la démarche. Et que la souplesse évolutive est plus amusante, plus appropriable que la raideur statufiée. Le projet fructifie sur le site *via* l'expérience. On a fait un essai, sur lequel on va pouvoir rebondir pour avancer durablement, par petites étapes s'infléchissant l'une l'autre. Un paysage créé ne commence à vivre qu'à son premier chantier. On sépare ainsi paysagistes et architectes, car un bâtiment fraîchement livré commence plutôt... à vieillir. Mais on va rarement jusqu'à l'idée, pourtant contenue, de la nature toujours inachevée du projet de paysage. Le projet progresse d'un chantier à l'autre, les chantiers sont les nœuds d'une tige jardinière à croissance indéfinie.

15. Ce qui aide les enseignants à dédramatiser l'inachèvement de tel élément dont la fabrication était "programmée".

Avoir soigneusement participé à concevoir puis fabriquer une pièce du puzzle encourage à concevoir un projet d'ensemble combinant réalisme et imagination. Atelier "Conduire le vivant", mont Brouilly. Planche réalisée par Anaïs Costeramón.



Par ailleurs les plantes, généreuses, ont mille moyens de rebondir après accident. Du coup, si l'on sait revenir sur les lieux de l'action, on peut espérer apprendre de ses erreurs. C'est ainsi que le jardinage, art empirique et autodidacte s'il en est, a pu noircir des pages de traités. Seuls ceux qui se donnent les moyens d'observer les réactions des plantes peuvent oser prédire que si l'on fait ceci, on obtiendra cela.

Enfin, même si l'exercice habituel de l'enseignant consiste à accompagner l'étudiant dans sa démarche, lui accorder le droit à l'erreur consiste parfois à le laisser dans ses errements. Pas au point de le laisser se taper sur les doigts avec un marteau : il faut corriger les mauvaises postures et les impasses techniques grossières. Mais expérimenter n'est pas appliquer un protocole, et le chantier n'est pas un travail dirigé. Il peut être plus didactique de laisser filer, quitte à repasser un peu plus tard pour aider à remonter. À Orsay, un groupe d'étudiants essayait de soutenir une pente avec des branches de chênes entrelacées pour, rehaussant le sol, le rendre plus accessible aux personnes âgées riveraines. Mais le chêne résistait : au bout